

62. LE TARTARE ET LES TROIS ENFANTS.

Trois jeunes enfants étaient restés orphelins de père et de mère. Comme ils étaient sans ressource, n'ayant pas même un morceau de pain à mettre sous la dent, ils suivirent le conseil de leur cadet et se mirent en route pour chercher fortune. De forêt en forêt, ils arrivèrent au soir sans rencontrer une maison où souper. Le cadet grimpe sur un arbre et découvre au loin un beau château. Il y conduit ses frères que réjouit l'espoir d'un bon repas. Ils frappent et demandent la charité d'être vivés et du couvert pour la nuit.

Le maître était absent. La servante les fait entrer et leur sert un souper copieux dont ils ne laissent miette. Puis, elle les fait coucher dans une barrique sans fond. « Gardez-vous, leur dit-elle, de faire aucun bruit, de prononcer un mot ; car bientôt rentrera le Tartare, mon maître, et s'il découvre qu'il y a chez lui quelque chrétien, il vous mangera sans miséricorde ». Les trois orphelins, saisis de terreur, se tiennent cois, osant à peine respirer.

Alors arrive le Tartare. A peine est-il entré qu'il va flairant çà et là. « Il y a, dit-il en grondant, quelque chrétien ici. — Vous vous trompez, Monsieur, il n'y en a point. — S'il n'y en a plus, il y en a eu du moins ; j'en sens l'odeur. Dis-moi la vérité ou je t'extermine ».

La servante épouvantée n'osa pas nier davantage. « A dire vrai, Monsieur, il est venu ici, pendant votre absence, quelques chrétiens. Mais ils sont tout petits et me sont arrivés à moitié morts de froid et de faim. Je les ai fait réchauffer auprès du feu et leur ai donné à manger. Ils sont là, dans cette barrique, déjà endormis. — Sortez de là », dit le Tartare d'une voix rude, en retirant la couverture placée sur la barrique.

Les enfants quittent leur couche et se présentent tout tremblants. « Donne-leur encore à manger et à boire, dit le Tartare à la servante, et conduis-les dans la chambre où est le lit ».

La servante obéit et redescend ensuite dans la cuisine. Le Tartare avait mis sur le feu une grande chaudière pleine d'eau et aiguillait son couteau. Il lui dit : « Surveille ces enfants, et quand ils dormiront, viens m'avertir ». La servante monte dans la chambre et trouve les enfants éveillés. « Pauvres petits, leur dit-elle à voix basse, prenez bien garde à vous ; tout-à-l'heure mon mé-

chant maître montera pour vous tuer ». Elle redescend ensuite à la cuisine et annonce au Tartare que les enfants ne sont pas encore endormis.

Cependant les trois frères tiennent conseil. Comment fuir ? Par la fenêtre sans doute. Mais elle est bien haute et ils n'ont pas de corde. Le cadet dit que le drap du lit, bien attaché, peut remplacer la corde, pourvu qu'ils descendent un à un. Ils s'échappent ainsi et s'éloignent à toutes jambes. La servante vient à la porte. Elle écoute ; elle regarde par le trou de la serrure et ne voit ni n'entend rien.

Le Tartare averti monte l'escalier, entre dans la chambre et crible de coups de couteau le lit qui n'en peut mais. Dès le matin il songe à préparer son ragoût et trouve le lit vide. « Où as-tu mis ces trois agneaux ? — Je n'y ai point touché et ne suis pas revenue à la chambre depuis hier au soir. — Ils sont partis ; mais je les rattraperai bien. Donne-moi mes bottes sans tarder ».

Or, quand le Tartare avait chaussé ses bottes, il faisait cent lieues d'une seule enjambée. Vous pensez qu'il ne lui fallut pas longtemps pour rattraper les enfants. Ils le virent venir de loin et se cachèrent derrière un buisson. Le Tartare cependant choisit un bon endroit pour s'étendre et ne tarda pas à s'endormir.

Les enfants connaissaient bien la vertu des bottes de cent lieues et résolurent de s'en emparer, comme de leur unique moyen de salut. Ils s'approchent donc sans bruit du dormeur et tout doucement lui retirent ses bottes. Aussitôt, ils reprennent le chemin du château : « Tenez, disent-ils à la servante, nous venons de la part de Monsieur vous demander de nous donner l'argent qui est dans l'armoire. C'est pour nous payer d'avoir retrouvé ses bottes que nous vous rapportons ». La servante, persuadée par la vue des bottes, leur remet l'argent de l'armoire, avec quoi les trois enfants retournèrent dans leur maison, riches désormais.

Quant au Tartare, privé de ses bottes, il eut beaucoup de peine à rentrer à la maison. Et vous pensez bien quelle fut sa colère et sa honte quand il apprit qu'il avait été dupé par des enfants.

---

Ce conte est-il une imitation de celui de Perrault ? Est-il une tradition purement basque ? Nous inclinons à le croire indépendant, parce qu'il manque de l'épisode des petites filles à la cou-

ronne d'or. Un détail si caractérisé n'aurait pas été retranché du conte.

Mais en le supposant une imitation infidèle, il n'était pas sans intérêt de le conserver pour montrer que le Tartare des récits basques n'est pas autre que l'ogre des contes français.

---

CONTES DIVERS.

Les contes qui suivent rentrent dans les diverses catégories dont nous avons donné déjà quelques spécimens. Les quatre premiers ont pour fonds des scènes de sorcellerie ou de magie. Trois concernent les Lamignac ; deux autres, Basa Jauna. Une concision, souvent heureuse, caractérise tous ces récits.

Les deux derniers sont plus étendus et d'une composition plus réfléchie. Nous les devons à M. Servaberry, instituteur d'Orègue, qui avait déjà recueilli celui de la Belle paresseuse. Ces contes d'Orègue ont d'ailleurs un air de parenté. Dans tous les trois, il s'agit d'un mariage disproportionné entre un riche seigneur et une pauvre fille qui se distingue par sa beauté ou son esprit. Mais, si le drame n'est pas compliqué, si la portée n'est pas bien haute, les incidents sont ingénieux et toutes les parties concourent naturellement à une heureuse conclusion. Il aurait été très-facile d'en faire des récits réellement littéraires. Cependant, sauf quelques mots ajoutés pour mieux lier les incidents, nous avons conservé l'intégralité du texte.

63. LE PRÊTRE SANS-OMBRE (1).

Le diable un jour ouvrit une école de théologie à Salamanque. Il ne demandait rien aux étudiants et les rendait en une seule année bien plus instruits que les autres, surtout dans la science de détourner les orages. Seulement, chaque année, un des écoliers, celui qui sortait le dernier de la grotte au moment des vacances, restait en son pouvoir. Aussi lorsque la Saint-Jean rame-

(1) Tout le monde connaît la jolie histoire de Pierre Schlemil. Hoffmann, comme Chamisso, a mis en scène un personnage dépourvu d'ombre. Mais je ne sache point de conte populaire, autre que celui-ci, construit sur cette donnée.